

**Zeitschrift:** Le nouveau conteur vaudois et romand  
**Band:** 88 (1961)  
**Heft:** 9

**Artikel:** Patois et ancien français : (suite)  
**Autor:** Chessex, Albert  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-232456>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

*On croirait volontiers que le verbe roiller est un de ces mots « bien de chez nous » dont nous sommes si fiers. Or il n'en est rien. On le trouve en France au XIII<sup>e</sup> siècle dans le Roman de la Rose :*

Ains fiert et frape et « roille » et maille  
Cele qui brait et crie et braille.

*Renié depuis longtemps par le français, il s'est réfugié dans les patois et les parlars locaux. En Suisse romande, roiller signifie : 1<sup>o</sup> battre, frapper, rosser ; 2<sup>o</sup> pleuvoir à verse. En patois, roillî (rolyî, rollii, rollhî). Mots de la même famille : roille (patois rolyè), pluie d'orage, forte averse ; roillée, rossée, volée de coups ; pluie d'orage, forte averse.*

Il y avait en vieux français, du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, un adjectif *rot*, signifiant « rompu », « cassé ». A partir du XVII<sup>e</sup> siècle, inutile de le chercher dans un texte français. Mais dans nos patois, *rot* est toujours vivant et sa signification n'a pas changé : *l'a la tsamba rotta*, il a la jambe cassée ; au sens figuré, *avéi la brasse rotta*, avoir les bras rompus, être à bout de force et de courage.

On lit dans *Lè j'armalyi di Colombètè* de Fernand Ruffieux : « Le tropi *tzamè in rondzin*, le troupeau « chôme » (se repose) en ruminant. Le verbe patois *rondzî* (ou *rondjî*) signifie en effet « ruminer ». Il en était de même en ancien français : « ruminer » se disait *rongier*, et ce verbe s'employait même au sens figuré, comme on le voit dans ce passage d'Etienne Pasquier (XVI<sup>e</sup> siècle) : « Judict *rongeant* une vengeance mortelle ». L'action de ruminer était le *ronge*. Ce terme s'est également conservé dans les patois, témoin cette phrase de Jules Cordey dans *Por la Veillâ* : « La Nanette (c'est une vache) *l'a lo rondzo arretâ* ».

En France, aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, à côté de « sacrifier », on trouvait une seconde forme : *sacrefier*, qui, plus tard, disparut définitivement. Or c'est cette forme-là que l'on retrouve dans nos patois, qui prennent volontiers le contre-pied du français. Le *Glossaire du patois de Blonay* de Mme Odin en donne toute

une série d'exemples. En voici deux : « L'an tot *sacrefiyî po lou zinfan* », ils ont tout sacrifié pour leurs enfants. « Fô sè *sacrefiyî dé travalyî tandi que léi-y en a tant que ne fan rin* », il faut se sacrifier de travailler tandis qu'il y en a tant qui ne font rien.

On peut lire dans *Perceforest* (XIV<sup>e</sup> siècle) : « Commencerent a *secourre* la neige », ils commencèrent à « secouer » la neige. C'est qu'en effet, en ancien français, le latin *succutere* avait donné *secourre* ou *secorre*. Ce n'est qu'au XVI<sup>e</sup> siècle que ce verbe, changeant de conjugaison, devint « secouer ». Mais, toujours réfractaires aux innovations, les patois sont restés fidèles à la conjugaison primitive ; ils disent donc, avec de menues variantes : *sècaure*, *chécaurè*, *sacaure* ou *sacàore*.

Le premier participe passé du verbe « sentir » ne fut pas « senti », mais *sentu*. Aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, dit Ferdinand Brunot, « senti » est en concurrence avec *sentu*. Au XVI<sup>e</sup>, les grammairiens prennent parti pour « senti », mais leur victoire n'est pas encore définitive, preuve en soit cette phrase de François Bonivard dans ses *Chroniques de Genève* : « Incontinent qu'ils les auraient *sentues* (des pommes empoisonnées), ils tomberaient en maladie de mort ». Quant aux patois, toujours archaïques, ils disent encore *seintu* et *cheintu*.